

# L'HISTOIRE DE FRANCE DES MANUELS LAÏQUES

**Héros** ✿ De Vercingétorix à la Révolution de 1789, la République enseigne un roman national qui semble beaucoup trop partisan aux catholiques. La guerre des manuels scolaires atteint son paroxysme en 1909. Focus sur quelques séquences controversées.

Out au long du XIX<sup>e</sup> siècle, le contenu des manuels scolaires d'histoire et de morale suscite de nombreuses escarmouches. Sous la monarchie de Juillet, les libéraux ne cessent de dénoncer l'utilisation, dans les établissements confessionnels, de *l'Histoire de France à l'usage de la jeunesse* du jésuite Jean-Nicolas Loriqueur, qui aurait transformé Napoléon Bonaparte en « marquis de Buonaparte, lieutenant-général par interim des armées de Louis XVIII » ! Au temps des réformes de Jules Ferry (1880-1885), le clergé reproche vivement à la nouvelle administration de substituer des « catéchismes » républicains dépourvus de toute référence à Dieu, aux ouvrages édifiants dont il assure la promotion. Sont visés les manuels d'instruction civique et morale de Paul Bert, médecin matérialiste, député radical de l'Yonne et ministre de l'Instruction publique, et de Gabriel Compayré, philosophe et député républicain du Tarn. Le ton change au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le contexte de la Séparation des Églises et de l'État (1905), et de la querelle des inventaires (1906). Les catholiques ne remettent plus en cause la neutralité de l'enseignement public mais exigent au contraire qu'elle soit respectée. Ils s'inquiètent de manuels d'histoire d'esprit franchement laïque dans une campagne de presse nationale, relayée au niveau des diocèses. Le fer de lance de cette mobilisation est une association privée, la Société générale d'Éducation et d'enseignement, qui constitue l'équivalent confessionnel de la très laïque Ligue de l'enseignement. À partir de 1907, elle encourage des pères de famille à se

constituer en associations, leur fournissant tracts et arguments pour prendre l'opinion à témoin et contraindre les autorités académiques à placer, dans les écoles laïques, des livres d'histoire jugés moins « tendancieux ». Le 12 septembre 1908, la presse catholique publie une lettre solennelle des évêques de France exhortant les pères de famille à la résistance. Une initiative interprétée comme une véritable déclaration de guerre par la presse républicaine. Le 28 septembre 1909, quelques mois avant des élections législatives cruciales pour le gouvernement, *La Croix* publie une nouvelle lettre des évêques, plus véhémente encore, probablement écrite sous la pression du Vatican. Elle rappelle que les parents catholiques ont, en conscience, le devoir d'envoyer leurs enfants dans des établissements chrétiens pour éviter que leur progéniture ne devienne protestante, voire libre penseuse. En cas d'impossibilité, ils doivent surveiller les écoles « sans Dieu » et faire pression sur les maîtres. À la fin de la lettre, douze livres de classe, neuf d'histoire et trois de morale, sont explicitement condamnés, parmi eux celui de Léon Brossolette, inspecteur de l'enseignement primaire de la Seine. Même si l'épiscopat nie toute volonté de nuire à la République, il va de soi que cette offensive est animée d'un esprit de revanche. Échec ! Elle donne au camp républicain, fortement divisé, l'occasion de se rassembler face au péril clérical et de remporter les élections de 1910. ✿

**CHRISTIAN AMALVI,**  
professeur à l'université Paul Valéry Montpellier 3

## Vercingétorix vs Clovis

Pour les manuels républicains, utilisés dans les écoles primaires laïques du pays, Vercingétorix et ses guerriers sont les ancêtres naturels des Français. Les manuels catholiques contestent ce choix. Ils admirent, certes, l'héroïsme du chef arverne, mais pour eux l'histoire de France commence avec le baptême de Clovis, qui, pour, l'éternité, fait de la France une entité catholique et monarchique : la « Fille aînée de

l'Église ». Inversement les républicains vénèrent le chef gaulois et le métamorphosent en premier héros national parce qu'ils saluent en lui une figure de proue païenne, dont la promotion à la tête des contingents arvernes représente une esquisse d'élection démocratique. Chez les auteurs laïques, Vercingétorix devient ainsi, par sa résistance à la conquête de César, une sorte de préfiguration républicaine de Gambetta le héros de la résistance à l'invasion prussienne de 1870. Quant à Clovis, il est décrit, dans les manuels laïques comme un soudard sans foi ni loi, qui s'est fait baptiser pour des raisons purement politiques, et dont la conversion opportuniste ne l'a pas empêché de trucher sans pitié tous les chefs francs qui lui faisaient de l'ombre. Ce tableau très critique des temps mérovingiens exaspère les catholiques. En tout cas, ce bras de fer manichéen à propos des origines nationales illustre à la perfection la conception de l'histoire que Jules Ferry entend développer dans les écoles primaires du pays qu'il a laïcisées par ses lois votées entre 1880 et 1885. Une conception qu'il résume avec concision devant un jeune républicain très attentif. À Jean Jaurès, député du Tarn, qui n'a pas encore opté pour le socialisme démocratique et qui lui demande de définir en quelques mots son idéal politique, Jules Ferry répond : « Organiser l'humanité sans Dieu et sans roi. »



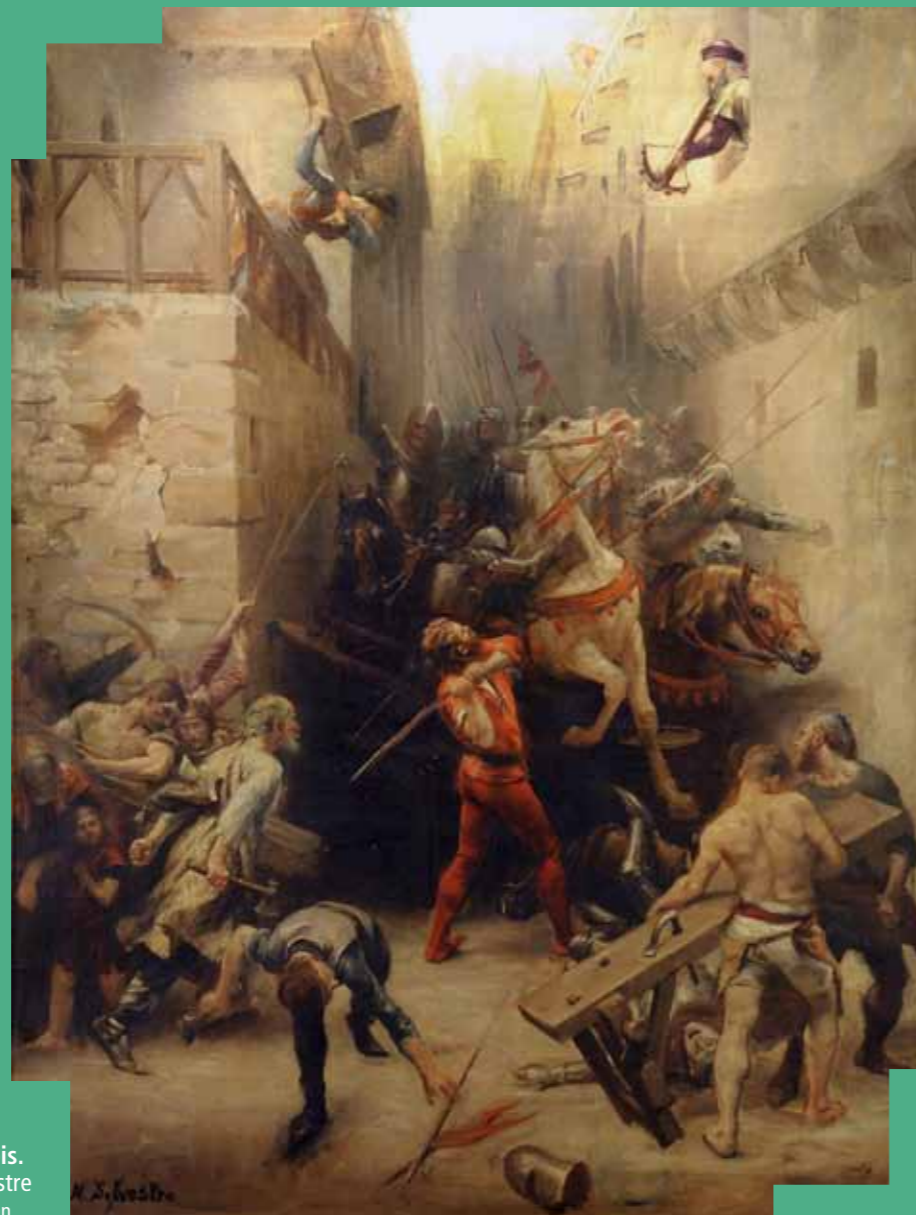
Pour les républicains, l'histoire de France commence avec Vercingétorix. Huile sur toile de Lionel Noël Royer, 1899. D. 321x482 cm, musée Crozatier, Le Puy-en-Velay. © Bridgeman

## « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens »

les chroniqueurs du Moyen Âge gonflent les chiffres, ceux des combattants comme ceux des victimes. Les catholiques sont également indignés par la phrase monstrueuse qu'un chroniqueur allemand, Césaire d'Heisterbach, place dans la bouche du légat : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. » De fait aucun chroniqueur contemporain de l'événement, aucun témoin du sac de Béziers appartenant à la troupe des croisés n'y fait une allusion explicite et Césaire d'Heisterbach est connu pour son absence de sens critique. Si le mot est vraisemblablement apocryphe, la cruauté des routiers qui ont pris la ville, faisant plusieurs centaines de victimes, reste une réalité.

Le troisième point critique développé par les « pères de famille catholiques », ou plutôt par les érudits qui les inspirent, est le plus important. À plusieurs reprises leurs lettres soutiennent que si Simon de Montfort a eu la main lourde à Béziers, sa croisade militaire constitue une « cruelle nécessité » dans la mesure où les cathares étaient des anarchistes, des libertaires, des communards du XIII<sup>e</sup> siècle, dont l'action révolutionnaire représentait une très grave menace de subversion. Par des moyens cruels, mais efficaces, Simon de Montfort a donc sauvé la chrétienté et est qualifié par les catholiques de 1909 de Judas Maccabée du XIII<sup>e</sup> siècle. De fait, en 1910, pour les pères de famille de Raddon en Haute-Saône, « les Albigeois étaient non seulement des hérétiques, mais des anarchistes, des révolutionnaires pillant tout : la croisade contre eux fut aussi légitime que la guerre de M. Thiers et de l'Assemblée nationale contre la Commune de 1871 ».

**Le sac de Béziers lors de la croisade contre les Albigeois.**  
Peinture de Joseph Noël Sylvestre  
musée du Biterrois. © Bridgeman



La représentation du sac de Béziers, lors de la croisade contre les Albigeois, suscite de violentes critiques chez les catholiques. Certaines sont légitimes. Ainsi, le nombre de soixante mille victimes cité par le manuel de Léon Brossolette est extravagant. D'abord, parce que selon les médiévistes cette cité comptait à l'époque environ dix mille habitants. Ensuite, parce que

## Les voix de Jeanne d'Arc

En principe, l'image pacifique de Jeanne d'Arc gardant les moutons à Domrémy devrait être une représentation consensuelle, catholiques et laïques célébrant à l'unisson l'héroïsme de la petite Lorraine, dont le sacrifice a permis de « bouter » l'Anglais hors de France. Or, il n'en est rien car cette illustration renvoie aux origines de sa mission : est-elle d'inspiration divine ou résulte-t-elle d'un engagement individuel, étranger à toute considération religieuse, comme les laïques l'affirment entre 1880 et 1940 ? La présente gravure figure dans un livre de lecture de la maison Hachette et revient de façon régulière dans les manuels laïques. Entre 1880 et 1905, Jeanne entend des voix mais elles n'ont rien de céleste. Ce sont celles de la patrie blessée et humiliée qui l'incitent à partir sauver le roi. Dans les manuels du début du XX<sup>e</sup> siècle, condamnés par l'épiscopat en 1909, l'image proposée aux enfants est la



**Jeanne "crut entendre une voix".** La mission divine de Jeanne d'Arc est gommée dans les manuels laïques. © Kharbine Tapabor

même qu'en 1882, mais le commentaire se radicalise : « Jeanne crut entendre des voix. » Quant aux manuels catholiques, ils mettent Jeanne en scène dans son jardin, invitée à rejoindre le roi à Chinon par trois figures lumineuses : sainte Catherine, sainte Marguerite et saint Michel, ce qui confère à l'aventure johannique une dimension providentielle. Les catholiques exigent donc des autorités académiques que les manuels en usage à l'école publique du village respectent le schéma confessionnel de la mission divine de Jeanne, ce que leurs adversaires refusent au nom de la laïcité. L'image du martyr de Jeanne, place du Vieux-Marché à Rouen, choque aussi les catholiques. Dans les manuels laïques, son exécution est présidée par l'évêque Cauchon. Aux yeux des catholiques sa présence signifie que Jeanne est la victime directe du clergé, désigné ainsi à la vindicte de la jeunesse, alors même que Cauchon ne représente que lui-même, un enfant perdu de l'Église, qui, par sa « collaboration » avec les Anglais, s'est placé *ipso facto* hors de la communauté chrétienne...



## Le peuple sous Louis XIV

Les catholiques sont sensibles à l'image négative que les manuels laïques donnent de Louis XIV. Certes, eux-mêmes lui adressent des griefs : la promotion des doctrines gallicanes, la répression contre les jansénistes, ses nombreuses guerres... Ils jugent cependant le bilan de son règne « globalement positif ». C'est pourquoi ils dénoncent les

représentations laïques caricaturales : l'épisode relatif à M. de Charnacé, un noble qui abat par jeu un couvreur travaillant sur un toit, paraît suspect. En revanche, la révolte du Boulonnais et l'émeute de Rennes ont été durement réprimées. Quant à la situation de la population française à la fin du règne de Louis XIV, elle est, selon la célèbre lettre de Fénelon, archevêque de Cambrai, adressée à Louis XIV, très préoccupante, mais, le tableau qu'en dresse Léon Brossolette semble quand même bien noir.

À travers ces images très dures, destinées à de jeunes enfants, les catholiques reprochent surtout aux manuels laïques du début du XX<sup>e</sup> siècle, de ne privilégier que l'envers misérable du règne du Grand Roi. Ses victoires militaires, l'agrandissement significatif du territoire national, la construction du château de Versailles, son mécénat en faveur des lettres et des arts... passent à la trappe pour mieux rabaisser l'éclat final du règne.

Mais surtout, la critique majeure qu'ils lui adressent est, quoiqu'implicite, beaucoup plus profonde. À leurs yeux, mettre l'accent sur des épisodes dramatiques de l'âge classique constitue une manière hypocrite et injuste d'instrumentaliser le prétendu Grand Règne pour mieux légitimer la Révolution française en suggérant que les Français se sont soulevés en 1789 pour en finir avec une monarchie absolue indifférente au sort du peuple et souvent cruelle envers lui. Enfin, ce qui, pour eux, est pire encore, c'est que les crimes de l'époque de Louis XIV sont tacitement mis en parallèle avec ceux de la Terreur de 1793 pour mieux relativiser l'ampleur de ces derniers, voire insinuer que la Révolution lorsqu'elle frappait durement ses ennemis – émigrés, traîtres à leur pays, prêtres réfractaires, fédéralistes... – le faisait en état de légitime défense alors qu'avec le crime de M. de Charnacé, la monarchie laissait la noblesse agir avec le peuple avec une désinvolture cruelle, comme un innocent jeu aristocratique sans conséquence grave. Ces images illustraient parfaitement ce que les laïques dénonçaient sous le terme infamant du « bon plaisir royal », injustice insupportable à laquelle la Révolution a mis heureusement un terme...

90 **Le peuple sous Louis XIV**

**1. La révolte du Boulonnais.** — Une taxe extraordinaire amène le soulèvement des paysans du Boulonnais. Les troupes en tuent six cents à Buchiers. Quatre cents sont envoyés aux galères, en vertu d'un jugement venu tout roligé de Paris. Plusieurs sont roués. Huit bourgeois, pourtant reconnus innocents, sont exilés à Troyes (1662).

**2. L'émeute de Rennes.** — Le poids des impôts suscite une prise d'armes en Bretagne. Les révoltés osent jeter un chien mort dans le carrosse de la duchesse de Chaulnes, femme du gouverneur. Vaincus, ils sont pendus en grand nombre. Un faubourg de Rennes est entièrement rasé. Ses quatre mille habitants périssent en partie de misère.

**3. M. de Charnacé.** — Pas plus que le roi, les nobles ne sont tendres pour le peuple. M. de Charnacé pour s'amuser, abat d'un coup de fusil un couvreur sur un toit. Un autre jour, il s'empare de la maison d'un tailleur absent, la démolit, et bâtit sur l'emplacement une aile de son château. Louis XIV fit beaucoup de ces aventures.

**4. La famine.** — Des voyageurs nous montrent les paysans, presque nus, réduits à pâturer l'herbe. À dévorer les orties et les racines des prés. On trouve par les chemins des femmes et des enfants morts de misère la bouche encore pleine d'herbes. La France devient un « grand hôpital désolé et sans provisions ».

C'est que le peuple écrasé par les impôts, ruiné par les guerres, est alors très misérable. Les terres sont en friche et couvertes de ronces. Les loups errent dans les campagnes abandonnées. Les paysans broutent l'herbe et se réfugient dans des cavernes.

**La troisième vignette du manuel de Léon Brossolette** montre M. de Charnacé tuant un couvreur pour le plaisir de la chasse. © DR

## Un matin devant la porte du Louvre

**Un matin devant la porte du Louvre.** Le tableau d'Édouard Debat-Ponsan inspire les manuels laïques. © Wikicommons

Parmi les pommes de discordes majeures entre pères de famille catholiques et auteurs laïques, les guerres de Religion constituent un temps fort des querelles scolaires. Les catholiques n'en finissent plus de dénoncer le procès de cruauté et d'intolérance que les manuels laïques,

notamment celui de Léon Brossolette, intentent exclusivement au camp catholique, qui, selon eux, n'a pas le monopole du fanatisme. Une image cristallise notamment leur réprobation, c'est celle du lendemain de la Saint-Barthélémy (25 juillet 1572), qui, chez Léon Brossolette, reproduit fidèlement le tableau, *Un matin devant la porte du Louvre*, d'Édouard Debat-Ponsan (1847-1913), grand-père de l'homme politique Michel Debré et du peintre abstrait Olivier Debré, conservé aujourd'hui au musée d'art Roger Quilliot de Clermont-Ferrand. Voici la lettre de protestation envoyée par un père de famille de Leffond en Haute-Saône à l'inspecteur d'académie de Vesoul, le 17 novembre 1910 : « La reine et les demoiselles d'honneur ont des mines de circonstance... À voir et à lire tous ces détails, l'enfant ne peut pas soupçonner que la Saint-Barthélémy fut avant tout un massacre politique et que les protestants, auxquels on n'adresse aucun reproche, n'étaient cependant pas toujours de si doux agneaux. Ce qui lui saute aux yeux, c'est que l'Église a inspiré, commandé et approuvé toutes ces horreurs. »

## « Écrasons l'infâme »

Voltaire, symbole de l'esprit caustique des Lumières, qui n'a cessé de pourfendre dans son œuvre littéraire et philosophique, l'obscurantisme religieux et terminait ses lettres en déclarant « écrasons l'infâme » – c'est-à-dire l'Église catholique – et défendu la cause de la famille Calas, victime, à Toulouse, parce que protestante, d'une effroyable erreur judiciaire, est sans doute, avec Luther et Calvin, un des

personnages de l'histoire de France les plus détestés des catholiques, qui ne cessent de rabaisser son génie, voire de le ridiculiser. Selon eux, Voltaire n'est pas seulement un impie, qui bafoue cyniquement les sentiments les plus sacrés, c'est aussi, dans son poème licencieux, *La Pucelle d'Orléans*, l'insulteur de Jeanne d'Arc, qui l'a grossièrement calomniée, et surtout un traître en raison de ses liens amicaux avec le roi de Prusse, ce qui, dans le contexte des tensions franco-allemandes du début du XX<sup>e</sup> siècle, le disqualifie. Si, lors de la guerre

des manuels, les prudes pères de famille catholiques ne se risquent pas à dénoncer *La Pucelle d'Orléans*, en revanche, ils ne manquent pas de dénoncer la coupable admiration de Voltaire envers Frédéric II, comme le montre clairement cette lettre des pères de famille du village de Cornimont dans les Vosges, qui dénonce le venin contenu dans le manuel de Calvet, lui aussi excommunié par les évêques en 1909 :

« Enfin, comme couronnement de son œuvre, M. Calvet propose à nos enfants de chérir le nom de Voltaire... Pourquoi ? Sans doute parce qu'il refuse aux enfants du peuple le droit à l'éducation. À moins que ce ne soit à cause de la haine qu'il portait à la France et de son admiration pour l'uniforme prussien. C'est à nos enfants des Vosges que M. Calvet viendra proposer comme modèle ce lécheur de bottes prussiennes, qui a osé écrire cette phrase : "L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre les *Welches*\* à genoux. Allez, mes *Welches*, vous êtes la chiasse (sic) du genre humain." Ce serait indigne de notre patriotisme de ne pas protester et d'accepter que nos enfants puissent recevoir de pareils conseils. »

\* *Welches* mot employé par les Suisses alémaniques pour qualifier les Suisses romands.

**Voltaire en grande conversation avec son ami Frédéric II, roi de Prusse.** Gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle. © Leemage



## Le meurtre de Joseph Bara

La mise en scène laïque de la Révolution française constitue, avec les guerres de Religion, l'autre grande pierre d'achoppement entre républicains et catholiques monarchistes. On peut le percevoir notamment dans les gravures que Léon Brossolette consacre à la tragédie vendéenne.

Avec le drame de la Roche-Bernard (deux républicains massacrés par les émeutiers), il parvient, par une sorte de passe-passe historiographique, à inverser les responsabilités de ce drame. Historiquement les Vendéens ont été les victimes des sanglantes colonnes

infernales, mais, chez Brossolette, les Vendéens font figure de bourreaux et les Bleus de victimes. Cet acte de cruauté est souvent complété, dans les manuels laïques, par une autre gravure, qui valorise la lâcheté et la sauvagerie des Vendéens, le meurtre du jeune Joseph Bara. Pour le camp laïque, le destin de ce jeune volontaire est emblématique du comportement brutal et bestial des hordes vendéennes : parti conduire des chevaux à la rivière, le jeune soldat, est sommé par des hommes armés de crier « Vive le roi ! » s'il veut obtenir la vie sauve. La gravure montre des assaillants dont le caractère primitif et rustre est

rehaussé par les culottes bouffantes, les chapeaux ronds, les longs cheveux hirsutes et les gros sabots. Bara ayant choisi de crier : « Vive la République » il est percé de coups, légitimant ainsi tacitement la croisade révolutionnaire contre de véritables bêtes sauvages, qui ne méritent aucune pitié.

En revanche, toujours chez Brossolette, la gravure représentant le traité de La Jaunaye, le 17 février 1795, qui voit les principaux chefs vendéens faire leur soumission à Hoche correspond, à la réalité historique. Hoche a bien été, par son humanité et son habileté, le « pacificateur de la Vendée ».



**La mort héroïque de Joseph Bara.** Peinture de Jean Joseph Weerts (1849-1927), 1883. Paris, musée d'Orsay. © Leemage

### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ✦ Christian Amalvi « **Les Guerres de manuels autour de l'école primaire en France : 1899-1914** », *Revue historique*, vol. 262, n° 2, 1979, p. 359-398.
- ✦ Christian Amalvi **Les Héros des Français. Controverses autour de la mémoire nationale**, Paris, Larousse, 2011, 445 p.